

LES ANIMAUX DE LA DISCORDE

Vanessa Manceron et Marie Roué

P.U.F. | *Ethnologie française*

**2009/1 - Vol. 39
pages 5 à 10**

ISSN 0046-2616

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2009-1-page-5.htm>

Pour citer cet article :

Manceron Vanessa et Roué Marie, « Les animaux de la discorde »,
Ethnologie française, 2009/1 Vol. 39, p. 5-10. DOI : 10.3917/ethn.091.0005

Distribution électronique Cairn.info pour P.U.F..

© P.U.F.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Les animaux de la discorde

Vanessa Manceron et Marie Roué
 Muséum national d'histoire naturelle
 Laboratoire d'éco-anthropologie et d'ethnobiologie
 manceron@mnhn.fr
 roue@mnhn.fr



Les animaux n'ont jamais fait autant parler d'eux. La question de leur devenir, entre raréfaction et prolifération, entre utilité et nuisance, entre protection et destruction, entre valeur intrinsèque et valeur instrumentale, préoccupe et divise nos sociétés, avec une intensité accrue depuis une décennie. De la Guyane à la Suède, en passant par le Canada, la France ou la Grande-Bretagne, ce numéro d'*Ethnologie française* s'efforce de montrer combien les loups, les tortues, les oies, les vaches, les dindes, les ragondins, les moustiques, les grands singes nous mobilisent. S'entremêlent et se confrontent, à l'échelle mondiale et locale, des arguments à la fois scientifiques, éthiques, sentimentaux, économiques, sanitaires, identitaires et politiques. Les conflits sont aujourd'hui « ubiquistes », comme les animaux eux-mêmes et comme les collectifs sociaux qui parlent en leur nom. Les lieux, les problèmes identifiés, les hommes et les animaux concernés forment des agencements conflictuels singuliers qui recouvrent à chaque fois des enjeux sociaux et environnementaux spécifiques. En même temps, ils témoignent tous, à leur manière, d'une nouvelle forme d'intégration des animaux dans la sphère du social et d'une considération rarement égalée pour leur existence.

En confrontant les points de vue sur la place que les animaux occupent ou que les hommes leur ménagent, sur les relations vécues ou rêvées tissées entre eux et nous, sur leurs statuts multiples et contradictoires, sur leurs droits, nos devoirs et nos usages, les hommes élaborent des récits à propos d'eux-mêmes. À travers et avec les animaux, les différences et les singularités culturelles se proclament et se définissent ; les places et les systèmes de relations entre les êtres s'assignent et se discutent ; la légitimité des savoirs et des pouvoirs se défend.

À travers les textes réunis pour ce numéro, les tensions et controverses ne s'ancrent pas dans la problématique des conflits d'usage, entendus comme formes d'appropriation concurrente de l'espace ou de lutte pour le contrôle et l'accès aux ressources. La discorde est traitée comme vecteur de relations et de différenciations sociales¹. Les animaux servent de dénominateur commun à un monde hétérogène à partir duquel les individus, les collectifs sociaux et les individus, se définissent et construisent leurs rapports à autrui.

Au cœur des conflits environnementaux prévaut aujourd'hui, comme l'écrit G. Collob, la volonté des protagonistes de « faire prévaloir leur lecture du monde et de l'installer dans un champ de légitimité ». Les législations, les savoirs, les statuts, les liens au territoire et aux animaux sont autant d'outils mobilisés à cette fin, et partagés, de manière plus ou moins équitable, par les scientifiques, les gestionnaires de l'environnement, les associations de défense de la nature ou des animaux, le grand public et les communautés rurales et autochtones.

1. Cf. [Simmel, 1912] et [Coser, 1956] sur la fonction socialisante, de cohésion et de démarcation, du conflit social.

2. Nous ne pouvons ici qu'évoquer les grands jalons de l'évolution des écrits et ne mentionnerons donc pas la plus grande partie de la littérature anthropologique qui s'intéresse à des relations particulières entre les animaux et les sociétés, telles que la chasse ou l'élevage, sans prendre comme sujet central l'analogie entre le traitement des uns et des autres.

■ Les animaux ne sont plus ce qu'ils étaient...

Si les rapports entre les hommes et les animaux se transforment, la littérature scientifique, et particulièrement anthropologique, suit, peu ou prou, la même évolution².

En 1962, dans un article précurseur, A.-G. Haudricourt mettait en relation domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui, faisant alors l'hypothèse d'un lien entre la surdomestication du mouton dans le monde méditerranéen et l'image du pouvoir incarnée par le berger, puis par le *pater familias*. À travers ses travaux sur la souillure, M. Douglas a abordé en 1966 le système des interdits alimentaires dans le Lévitique. La logique des classifications et des impuretés qui en résultent évoquait également une correspondance, entrevue par Douglas et précisée par J. Milgrom [1991], entre les représentations d'Israël sur la répartition de l'espace, des humains et des animaux. Plus tard, Cl. Fabre-Vassas [1993], en partant du cochon, a su enrichir l'anthropologie des relations entre cette « bête singulière », les juifs et les chrétiens.

D'abord, P. Yonnet [1985] puis J.-P. Digard [1990] mirent en évidence la place grandissante des animaux de compagnie dans la famille humaine, en tant que substituts d'enfants toujours présents et surtout dociles. Dès 1987, l'anthropologie des abattoirs de N. Vialles [1987] avait ouvert, sur notre relation à la mort de l'animal mangé, une piste féconde que d'autres poursuivront en s'intéressant aux représentations du bien-être animal.

Pourtant, comme l'écrit G. Lenclud [2000], l'animal est resté pour les anthropologues jusqu'à une date récente « chose », plus proche du végétal que de l'homme. Ce numéro spécial de *Terrain*, en s'attaquant à la pensée animale, contribuera à poser l'animal comme sujet. À mesure que les animaux changent de statut, les catégories mobilisées pour penser nos relations avec eux se brouillent. De nouvelles passerelles se nouent entre les disciplines avec l'émergence de l'ethno-éthologie [Brunois, Gaunet & Lestel, 2006]. Le « sauvagement artificiel » triomphe de l'opposition sauvage/domestique [Larrière, 1994], socialement construit par les nouvelles pratiques de gestion de la faune sauvage (réintroduction d'espèces animales ou suivi des migrations d'animaux grâce à des marqueurs GPS) [Migot & Roué, 2006]. L'anthropologie anglo-saxonne, très attentive aux questions environnementales contemporaines, contribue à ce renouvellement de perspectives. En témoigne l'ouvrage *Natural Enemies. People-Wildlife Conflicts* [Knight, 2000]. Dans toutes les sociétés, s'articulent des phénomènes extrêmement locaux et des résonances dialogiques qui se construisent de façon globale, donnant naissance à une pluralité de sous-cultures qui s'interpénètrent et se confrontent.

Les conflits, comme les animaux, traversent et sollicitent les frontières géographiques et culturelles. Bien loin de l'animal culturaliste qui a été longtemps celui de l'anthropologie, cette subversion des catégories incite chaque groupe social à manipuler son identité, entrant en réseaux, conflits ou alliances inattendues, autour de son animal d'élection. Pour une meilleure perception de cette complexité, les rapports entre les sociétés et les animaux sont appréhendés comme des modes relationnels qui associent diversement les hommes entre eux.

■ Les agencements conflictuels

La plupart des conflits actuels autour des animaux naissent et se multiplient à la faveur des préoccupations de gestion de l'environnement. L'écho de leur existence nous parvient principalement par le prisme de la conservation située à l'interface de

deux exigences contradictoires : protéger les humains contre les animaux et/ou protéger les animaux contre les humains. L'abondante littérature dans le champ de l'écologie et de la zoologie appliquée témoigne de la vigueur de ce dualisme et de la conflictualité des situations qui en résultent.

Comprendre la dimension humaine des problèmes qui se posent, dans et à propos de l'environnement, est un des enjeux des sciences sociales et tout particulièrement de l'anthropologie. Les conflits ne sauraient se penser ni se résoudre en renvoyant dos à dos les humains et les non-humains. La diversité des configurations conflictuelles, comme les exposent les contributions de ce numéro, témoigne plutôt d'agencements complexes de savoirs, de pouvoirs et d'interactions, qui relient autant les hommes et les animaux que les hommes entre eux [Mauz, 2005].

Au cœur de ces conflits se jouent tout d'abord des questions de catégorisation et de définition. Il n'est plus d'animaux que l'on pourrait classer une bonne fois pour toutes dans la catégorie des nuisibles, du gibier ou du grand prédateur, sans que ces définitions ne donnent lieu à des débats contradictoires, ici ou ailleurs. L'émergence de définitions contre-intuitives comme celle de « nuisible utile » ou celle de « prédateur protégé » résulte de ce processus qui peut conduire à l'hybridation de catégories historiquement exclusives les unes envers les autres.

Certains animaux acquièrent ainsi une double identité, comme le loup en Suède (A. Nilsson Dahlström) ou le moustique en Camargue (C. Claeys-Mekdade, L. Nicolas). L'opposition se structure selon un principe dualiste, entre des référents anthropocentrés et bio-centrés [Larrère, 1997], qui complexifient le statut des animaux traditionnellement fondé sur l'opposition sauvage/domestique³. Le télescopage de catégories anciennes et modernes recoupe, dans les faits (Suède) ou dans les imaginaires (Camargue), une ligne de partage revendiquée entre citadins et ruraux.

L'animal protégé, associé ou identifié à ses défenseurs citadins, devient alors le symbole d'une domination extérieure subie par des sociétés rurales qui cherchent à s'en défendre. Les chasseurs en Corse, en revendiquant de « *bonnes pratiques* » cynégétiques (S. Dalla Bernardina), font émerger une nouvelle représentation de l'autochtonie corse, tout en identifiant différentes figures de l'altérité qui dénaturent le milieu et qu'ils accusent à tort d'être responsables de la raréfaction de la faune. En Dombes, le cygne à la fois nuisible et protégé sert de truchement aux rapports conflictuels entre les exploitants agricoles et les gestionnaires de la faune sauvage, à propos d'un dérèglement de l'écologie locale ayant provoqué l'irruption de la grippe aviaire (V. Manceron).

Ces systèmes d'oppositions à forte valeur identitaire peuvent également résulter de la confrontation de systèmes classificatoires conçus dans des contextes culturels très différents. Le conflit naît alors d'un véritable malentendu, car les notions de protection ou de nuisance, de sauvage ou de domestique, portées par les conservationnistes, peuvent n'avoir aucune pertinence dans le contexte culturel où elles s'appliquent. Les conceptions contrastées de la « nature », familières aux anthropologues, ont fait l'objet de nombreuses réflexions mettant en cause le caractère ethnocentré de la césure nature/culture [Mac Cormack & Strathern, 1980 ; Descola & Palsson, 1996 ; Descola, 2005 ; Brunois, 2008]. La tortue marine en Guyane française ou l'oie bernache au Canada sont à la fois protégées pour des raisons scientifiques, esthétiques et éthiques et revendiquées au nom d'un droit d'usage « ancestral » par les populations autochtones indiennes ou amérindiennes (M. Roué et G. Collomb). Ces conflits témoignent de la difficile conciliation de différentes lectures du monde, et, comme l'écrit G. Collomb, « a priori *irréductibles les unes aux autres* ». La chasse aux oies ou le prélèvement des œufs de tortue sont pour les uns un acte de prédation (destruction) et pour les autres une forme d'interaction avec des entités visibles et invisibles du monde dont l'homme est partie intégrante.

3. La catégorie de nuisible relève d'une conception anthropocentrique de l'animal sauvage à évacuer de l'espace humanisé dont la pertinence est aujourd'hui discutée [Micoud, 1993].

4. International Union for the Conservation of Nature and Natural Resources.

Au cœur de ces conflits, se jouent également la confrontation et le mélange de savoirs pluriels et concurrents (scientifiques, amateurs, populaires, indigènes, citoyens). La protection, par exemple, ne relève pas d'une position unique au sein du monde des acteurs de la conservation. Les controverses scientifiques autour du classement de la tortue marine comme espèce protégée ou des oies bernaches en témoignent. Les incertitudes scientifiques sur les facteurs responsables de la chute des effectifs alimentent les débats à propos des critères qui président à l'établissement des listes IUCN⁴ et à propos des stratégies de protection à mettre en place. Les arguments éthiques et sentimentaux se mêlent à des critères scientifiques dont la complexité est alors souvent minorée au profit d'une logique de l'urgence.

Les savoirs, entre logique de compréhension et logique de l'action, sont également mobilisés dans les cas de prolifération : prolifération d'animaux nuisibles ou d'animaux malades. Les controverses naissent alors d'un excès de « nature » qui engage de manière plus explicite la protection des humains et questionne avec une intensité accrue les modalités de la cohabitation avec les animaux et le sort que nos sociétés leur réservent.

Les agencements conflictuels autour de l'éradication par empoisonnement des rats musqués, ragondins et campagnols en France permettent de prendre la mesure des contradictions que recèle la gestion des animaux dits « nuisibles » (C. Mougenot, M. Mormont). Ces dissensions questionnent l'intensification agricole comme la lutte chimique, toutes les formes d'interventions sur la nature « *qui relèvent d'une même dynamique d'artificialisation du monde* » ; elles interrogent aussi la manière légitime de tuer, tant du point de vue du « tueur » que de l'animal tué.

Avec la maladie des animaux de rente, autre forme de prolifération, surgissent des interrogations similaires, qui concernent tout à la fois les conditions d'élevage, les mesures techniques à adopter pour l'endiguer et les différentes formes de considération pour la vie humaine et/ou animale. Les conflits d'experts au sein de l'Agence française de sécurité sanitaire des aliments à propos de la fièvre Q, et plus généralement des zoonoses, se nouent à l'interface de la santé humaine et de la santé animale (F. Keck). Ils témoignent de tensions structurantes dans l'histoire de l'Agence et dans les procédures d'expertise, entre les vétérinaires et les médecins. Les perceptions de la maladie, les savoirs mobilisés et les préoccupations éthiques sont en effet très différents selon que l'on se place du point de vue des conséquences pour les animaux ou pour les hommes.

Lors des crises sanitaires, différentes conceptions, plus ou moins anthropocentrées, des relations qui nous unissent aux animaux apparaissent. Elles sont à la fois l'enjeu et le carrefour des tensions qui traversent les sociétés occidentales, de plus en plus préoccupées par le traitement industriel des animaux d'élevage. Avec la grippe aviaire en Dombes (V. Manceron), la frontière homme/animal, fortement ébranlée, a renforcé les clivages locaux préexistants à propos de l'origine biologique ou sociale, sauvage ou domestique, de la maladie. Dans le cas de la fièvre aphteuse bovine en Grande-Bretagne (K. Milton), les connaissances scientifiques mobilisées pour l'action sanitaire ont également fait débat et sont confrontées à d'autres types de savoirs relevant du « *common sense* ». Une partie de l'opinion publique oppose ainsi à la rationalité économique et à la conception utilitariste des animaux de rente une autre vision du monde, où les animaux partagent avec les humains des attributs communs (*personhood*), et ont droit par conséquent à la considération morale et au bien-être.

Ces débats de société attestent l'existence, à l'échelle de l'Europe, d'un mouvement critique de plus en plus vigoureux vis-à-vis des pratiques agricoles intensives. Dans ce contexte, les savoirs et les relations personnalisées que les éleveurs tissent avec leurs animaux sont déniés. Cette forme de stigmatisation est portée à son comble par des

groupes militants qui, depuis une décennie, se multiplient et gagnent en légitimité comme en audience. La notion de protection ne s'applique pas ici aux espèces animales (écologie) mais aux individus (animalisme). En outre, elle témoigne d'une évolution de l'activisme, autrefois cantonné aux animaux de compagnie, qui élargit aujourd'hui sa sphère d'action aux animaux de rente, voire aux animaux sauvages. L'« antispécisme » est l'une des formes les plus radicales de cet engagement en France (C.-M. Dubreuil). Au nom de la capacité des animaux à souffrir, une forme de continuum homme/animal est revendiquée, interdisant toute forme d'exploitation ou de prédation des bêtes, devenue moralement inacceptable et émotionnellement intolérable [Milton, 2002].

■ La recomposition du monde

Les articles rassemblés ici sont traversés par des questions communes et il apparaît qu'aucune société n'échappe aujourd'hui aux controverses scientifiques ; à la pluralité des représentations, des perceptions et des savoirs ; aux problèmes de définition et de qualification des êtres vivants ; et à la complexité des jeux relationnels qui en découlent.

L'article de V. Despret, comme les autres, croise toutes ces interrogations, à sa manière. En faisant état d'un changement de paradigme en éthologie, à propos du concept controversé de dominance chez les primates, l'auteure dévoile le poids des conventions, des règles, des méthodologies et du genre des observateurs scientifiques, dans la manière de « faire la science » et de penser les comportements animaux. En même temps que les certitudes scientifiques passées s'effritent, les animaux sortent du champ des invariants biologiques. Auparavant « mécanomorphisés », ils deviennent acteurs et sujets, capables d'inventer des formes de vie sociale, ce que leur cantonnement passé au règne de la « nature » ne permettait pas de déceler.

Cette réflexion épistémologique est aussi le produit d'une époque. D'un côté, les sciences sociales discutent les frontières que les modernes ont établies entre nature et culture. De l'autre, les éthologues raffinent les distinctions entre l'homme et les animaux et valident, pour la faune, le concept de culture habituellement appliqué aux sociétés humaines [Lestel, 2003 ; Cyrulnik, 1998 ; Coppens & Picq, 2001 ; Roué, 2002 ; Despret, 2007]. La frontière ontologique humanité/animalité, qui fait l'objet d'un débat philosophique ancien, connaît ainsi depuis une décennie un renouvellement important [Staszak, 2003]. Les scientifiques, également citoyens de leur monde, augurent ainsi d'une nouvelle forme de partage entre les êtres qui intéresse et trouve un écho, de près ou de loin, dans tous les conflits environnementaux abordés dans ce numéro.

Les conflits dont il est question ici revêtent toujours une dimension à la fois matérielle et symbolique. Si les débats mobilisent autant la question des savoirs et du classement des animaux, c'est que les perceptions plurielles du monde peinent à s'imposer les unes aux autres et s'affrontent sur le terrain de la légitimité. Pour faire valoir leur existence et leur intégration, les collectifs sociaux doivent apprendre ou maîtriser un langage qui mobilise des arguments politiques, normatifs, idéologiques et identitaires. Dans nos sociétés, les conflits apparaissent de plus en plus volontaristes et les identités électives. Les positions antagonistes révèlent de nouveaux modes de définition de soi, en même temps que sont identifiées des figures de l'altérité, qui renforcent les frontières entre groupes [Douglas, 1992 ; Manceron, 2005]. Les relations aux animaux constituent l'un des substrats de cette trame sociale contemporaine, l'enjeu des rapports de pouvoir étant la capacité des uns ou des autres à justifier et à négocier leur propre régime d'action sur le monde. ■

I Références bibliographiques

- BRUNOIS Florence, 2008, *Le jardin du casoar, la forêt des Kasua. Savoir-être et savoir-faire écologiques*, Paris, MSH, collection « Chemins de l'ethnologie ».
- BRUNOIS Florence, Florence GAUNET, Dominique LESTEL, 2006, « Étho-ethnologie et ethno-éthologie », *Social Science Information*, vol. 45, 2 : 155-177.
- COPPENS Yves & Pascal PICQ (dir.), 2001, *Aux origines de l'humanité*, Paris, Fayard, t. 2, *Le propre de l'homme*, collection « Le temps des sciences ».
- COSER Lewis A., 1982 (1956), *Les fonctions du conflit social*, Paris, PUF.
- CYRULNIK Boris (dir.), 1998, *Si les lions pouvaient parler – Essai sur la condition animale*, Paris, Gallimard, collection « Quarto ».
- DESCOLA Philippe, 2005, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard.
- DESCOLA Philippe & Gisli PALSSON (eds), 1996, *Nature and Society : Anthropological Perspectives*, London, Routledge.
- DESPRET Vinciane, 2007, *Bêtes et hommes*, Catalogue de l'exposition du Parc de la Villette, Paris, Gallimard.
- DIGARD Jean-Pierre, 1990, *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*, Paris, Fayard, collection « Le temps des sciences ».
- DOUGLAS Mary, 1992, *Risk and Blame : Essays in Cultural Theory*, London & New York, Routledge.
– 2001 (1966), *De la souillure – Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, La Découverte.
- FABRE-VASSAS Claudine, 1993, *La bête singulière. Les juifs, les chrétiens et le cochon*, Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque des sciences humaines ».
- HAUDRICOURT André-Georges, 1962, « Domestication des animaux, culture des plantes, traitement d'autrui », *L'Homme*, 1 : 40-50.
- KNIGHT John (ed.), 2000, *Natural Enemies. People-Wildlife Conflicts in Anthropological Perspective*, London & New York, Routledge.
- LARRÈRE Catherine & Raphaël LARRÈRE, 1997, *Du bon usage de la nature. Pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Flammarion, collection « Alto ».
- LARRÈRE Raphaël, 1994, « Sauvagement artificiel », *Courrier de l'environnement*, 21 : 35-37.
- LENCLUD Gérard, 2000, « Et si un lion pouvait parler... Enquêtes sur l'esprit animal », *Terrain*, numéro spécial « Les animaux pensent-ils ? », 34 : 5-22.
- LESTEL Dominique, 2003, *Les origines animales de la culture*, Paris, Flammarion, collection « Champs ».
- MAC CORMACK Carol & Marilyn STRATHERN (eds), 1980, *Nature, Culture and Gender*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MANNING A. & J. SERPELL (eds), 1994, *Animals and Human Society : Changing Perspectives*, London, Routledge.
- MAUZ Isabelle, 2005, *Gens, cornes et crocs*, Paris, Quae, collection « Indisciplines ».
- MANCERON Vanessa, 2005, *Une terre en partage. Liens et rivalités dans une société rurale*, Paris, MSH, Collection « Ethnologie de la France ».
- MICOUD André, 1993, « Comment en finir avec les animaux dits nuisibles », *Études rurales*, numéro spécial « Sauvage et domestique », 129-130 : 83-95.
- MIGOT Pierre & Marie ROUÉ, 2006, « La gestion de la faune sauvage : une approche interdisciplinaire, une démarche adaptative », *Natures Sciences Sociétés*, numéro spécial « Gestions durables de la faune sauvage », 14 : 1-2.
- MILGROM Jacob, 1991, *Leviticus 1-16. The Anchor Bible*, New-York, Doubleday.
- MILTON Kay, 2002, *Loving Nature. Towards an Ecology of Emotion*, London & New York, Routledge.
- ROUÉ Marie, 2002, « Humanité, animalité et lien social. L'éternel miroir », *Natures Sciences Sociétés*, vol. 10, n° 1 : 37-44.
- STASZAK Jean-François, 2003, « Présentation », *Espaces et Sociétés*, n° 110-111, numéro spécial « La place de l'animal » : 19-23.
- SIMMEL Georg, 1995 (1912), *Le conflit*, Circé Poche.
- VIALLES Noëlie, 1987, *Le sang et la chair. Les abattoirs du pays de l'Adour*, Paris, MSH, collection « Ethnologie de la France ».
- YONNET Paul, 1985, « Chiens et chats. Défaire la bête, c'est défaire l'homme », in P. Yonnet, *Jeux, modes et masses. 1945-1985*, Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque des sciences humaines » : 205-242.